

Une antichambre

Christian Monnin

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

Sur un plateau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monnin, C. (2000). Une antichambre. *Liberté*, 42(1), 78-88.

CHRISTIAN MONNIN

UNE ANTICHAMBRE

L'Homme est suspendu entre Dieu et la jeunesse.

Witold Gombrowicz

Franchise disponible

Village au cœur d'une métropole, le Plateau est un des quartiers les plus représentatifs (voire symptomatiques) de Montréal et d'une certaine identité québécoise, mais c'est aussi une *entité* singulière et qui se revendique telle. Ouvert sur le monde, il est aussi replié sur lui-même. À l'intérieur d'un périmètre relativement stable, sa géographie est en perpétuelle recomposition. Seuls les rues et les parcs municipaux sont immuables. Les résidants déménagent presque chaque année, changent de colocataires et de voisinage ; les boutiques, les cafés, les restaurants ouvrent et ferment aussi vite que des interrupteurs sur un circuit imprimé. Il est possible et souvent nécessaire de modifier ses habitudes, au gré des banqueroutes, des rachats et des inaugurations : votre café préféré disparaît, par exemple, ou alors un autre plus branché vous en détourne.

Pour se démarquer, les commerces sont engagés dans une course effrénée à la nouveauté et à l'originalité : marchand de glace avec DJ, café-friperie-brocannerie, café-peinture sur porcelaine, boutique de vêtements-boîte de nuit. Parallèlement, l'éventail des produits disponibles a décuplé en quelques années, surtout dans l'alimentation : prolifération des restaurants exotiques (brésilien, péruvien, malaysien, sarajevien), des frui-

teries, des boulangeries et des boucheries artisanales qui proposent les pains ou les saucisses les plus improbables. Plus de menu imposé, mais une infinité de combinaisons possibles à la carte, avec pour seule faute de goût la monotonie. Cette clientèle mouvante et versatile encourage de plus la délocalisation : de nombreux commerces de quartier qui parviennent à *sortir du lot* s'empressent d'ouvrir des succursales à la décoration standardisée pour offrir les mêmes produits artisanaux. L'attachement à un lieu, un serveur ou un marchand cède le pas à la disponibilité et à l'accessibilité. Il en va de même des bars et des boîtes, car la cartographie de la vie nocturne se redessine aussi sans cesse. Les repères se multiplient, se diversifient et se déplacent constamment : le Plateau est le lieu d'une déterritorialisation continue. Cette circulation accélérée, cette mobilité presque sans entraves le rendent paradoxalement *attachant*.

Les relations sociales sont à l'avenant, teintées de proximité et d'indifférence. Le Plateau est à la fois suffisamment vaste pour permettre de se fondre dans la foule et assez réduit pour que l'on connaisse de vue un grand nombre de personnes. Leurs coordonnées se déchiffrent par recoupements des lieux publics dans lesquels on les aperçoit. Car le choix des endroits où une personne se montre révèle des goûts et des affinités qui la rattachent à ce qu'on appellera ici des *nébuleuses*, première trame du tissu social sur le Plateau. Les contours d'une nébuleuse se précisent lorsque les coordonnées de plusieurs personnes se croisent avec récurrence : telle personne est parfois en tel lieu avec telle autre, souvent elle se promène dans tel secteur ou fait ses courses dans tel commerce, donc elle habite sans doute à proximité et connaît probablement untel, etc.

Cette première approximation se raffine à l'occasion d'un événement particulier : le *party*. C'est l'espace public par excellence du Plateau, dans la mesure où il fait

ressortir la perméabilité de la frontière entre vie privée et vie sociale, entre proximité et indifférence. Il introduit en effet *collectivement* dans un espace privé (un appartement). Plus ouvert qu'une réunion intime, le party est un lieu de rencontre dont l'organisation se fait par vagues : les personnes invitées avertissent des amis, qui à leur tour passent le mot, et la nouvelle se propage comme des ronds dans l'eau. Rayonnant à partir d'un noyau mou — la *gang* — l'assistance d'un party s'étend donc en cercles concentriques. Chaque convive retrouve des amis proches, des copains, des connaissances et peut faire de nouvelles rencontres.

Ce mode de rassemblement favorise également une plus grande légèreté. Il incite à papillonner d'une personne à l'autre, atténuant la pesanteur du tête-à-tête. Quand une conversation périclité, rien n'est plus facile en effet que d'y faire intervenir un tiers ou, au contraire, de se laisser happer par une autre discussion, puisque tout le monde se connaît plus ou moins. L'investissement temporel et affectif consenti à chaque individu est ainsi optimisé. Les relations se tissent *par la bande*, dans la mesure où celle-ci atténue le choc (donc aussi l'impact) de la rencontre.

Dans les rapports interpersonnels, la communication est directe. Les précautions, les détours, l'approche, l'implicite, le sous-entendu ont un *devoir de citer*. L'intériorité est mise à plat dans la transparence, comme un flan écrasé sur une vitre : après quelques instants, des inconnus exposent sans retenue les détails intimes de leur vie. La rencontre se déroule dans une familiarité immédiate. Son intensité, au lieu d'être aléatoire, revêt un caractère d'obligation : chacun dispose de quelques menues minutes d'attention pour être spirituel, drôle et passionnant, avant d'être zappé. Pour être à la fois authentique et divertissant, il faut alors présenter un périlleux *spectacle vrai*, se montrer tel qu'en soi-même dans une version

grand public, exacerber ses moindres caractères particuliers pour se démarquer dans la mémoire sociale : diffuser en somme des spots publicitaires comme ceux des politiciens. Étonner et non *détoner* : les appels au secours et les cris de joie sont accueillis avec la même gêne, comme des fausses notes dans une *partytion* impérativement harmonieuse. Il s'agit donc d'une intimité paradoxale, en ce qu'elle affleure d'emblée, qui résulte d'une proximité avant tout spatiale et qui, par conséquent, ignore la durée. Son envers est une indifférence qui rend les interlocuteurs commutables, à l'instar des commerces du quartier : chacun est prêt à vendre sa salade à n'importe qui.

De cette socialité à condensation progressive comme un tissu stretch (la nébuleuse, puis la bande et, enfin, la collision), il découle également que le Plateau est un immense réseau de relations virtuelles. Dès lors qu'une personne est connue de vue et rattachable à une (ou plusieurs) nébuleuse(s), il faut s'attendre à partager avec elle des relations communes, à la faveur desquelles il est hautement probable de la croiser dans un party et, éventuellement, de lier connaissance. *Toute personne, fût-elle indifférente, est donc virtuellement proche.*

Salut les copains

Cette familiarité découle notamment de l'homogénéité de la population, qui ne repose nullement sur des racines communes, puisque personne ou presque n'est originaire du Plateau : c'est un *lieu d'élection*. Cependant, d'un point de vue statistique, la majorité est blanche, francophone, jeune et jouit d'un niveau d'instruction élevé¹. Au-delà de cette relative convergence raciale,

1. D'après Statistique Canada, publié dans *La Presse* du samedi 3 octobre 1998. Écrasantes dans les districts du Plateau Mont-Royal, de Laurier et de De Lorimier, ces tendances sont plus nuancées dans ceux du Mile End et de Jeanne-Mance.

linguistique et générationnelle, les résidants du Plateau partagent un mode de vie, et se rejoignent plus encore dans un *idéal de mode de vie*.

La famille nucléaire, biologique, est en voie de disparition, remplacée par ses variantes monoparentales et reconstituées. De plus, ayant librement choisi d'habiter sur le Plateau, une large part des résidants vit à l'écart des obligations familiales et entretient peu de rapport avec ses parents (mais souvent plus avec ses frères et sœurs, s'ils sont dans le coin). Dans ces conditions, la gang est un substitut souple aux contraintes de l'environnement familial, qui présente une flagrante parenté avec la famille reconstituée. Elles se distinguent avant tout par la notion de *choix*. On ne choisit pas ses parents, ni ses frères et sœurs (ni même ses enfants), tandis qu'on sélectionne ses amants, amis et colocataires. Par opposition à la famille, la gang est donc *élective*. Elle est ensuite *non exclusive* : il est tout à fait possible de naviguer entre plusieurs gangs et de les faire à l'occasion s'interpénétrer. Elle est *mouvante* : à tout moment, de nouvelles personnes peuvent s'y greffer ou au contraire s'en détacher. Enfin, elle est volontiers *incestueuse* (plus encore que la famille) : il est courant que des aventures, parfois même des idylles, se nouent en son sein. Mais la gang est d'abord le cadre d'une affection proche de l'amour fraternel ou filial, qu'on essaie de préserver des tensions qu'introduit le désir. Les liens affectifs à l'intérieur de la gang suppléent à la trivialité des contacts amoureux. Ainsi, la gang est plus un centre d'attraction, un noyau où de la matière et de l'énergie humaine se condensent provisoirement par séduction, qu'un véritable ancrage.

Je t'aime moi non plus

L'amant ou la maîtresse ont d'abord un rôle hygiénique : ils sont le réceptacle du désir expulsé de la gang. Ils ont également une fonction secondaire de représenta-

tion: ils manifestent le potentiel d'attraction sexuelle et justifient le célibat (qu'il soit volontaire ou non). En conséquence, on les exhibe, on parle d'eux, pour se faire mousser, pour maintenir sa cote sur le marché de la séduction, en vertu d'une logique mimétique selon laquelle la demande suscite la demande.

Ce qui a été dit de la communication interpersonnelle s'applique au domaine amoureux. Une fois franchies quelques étapes sommaires, se pose, de manière peu détournée, la vraie question: chez nous ou chez vous? Cette question ne traduit pas d'investissement émotionnel et n'a que peu de conséquences: un refus n'est pas infamant et un accord n'engage pas au-delà de la nuit. Il convient d'affecter en toutes circonstances un souverain détachement, sous peine d'être pris en flagrant délit de sentimentalité déplacée. Il en résulte que *le rapport sexuel est un préliminaire*: la collision erratique de deux particules, le frottement de deux surfaces, séparées par une fine pellicule de caoutchouc. Là encore, l'intimité se donne d'abord, ou dès l'abord, sans élaboration.

Ce mode de relations oblige à cultiver une grande indépendance à l'égard de l'être avec lequel on échange ses fluides, et plus si affinités. L'impératif perdure d'ailleurs lorsque la relation d'amants évolue en relation amoureuse, sous forme d'une valorisation absolue de l'autonomie individuelle. Cette indépendance de principe est un préalable qui permet au couple de demeurer en tout temps un choix révocable. Il ne faut s'interdire aucune possibilité. Les avantages de cette conception du couple sont indéniables. Elle favorise par exemple une répartition plus libre des rôles et des tâches qui, partiellement émancipée des modèles, respecte les goûts et des aptitudes des parties. Mais elle a aussi ses effets pervers. La crispation sur l'indépendance donne à tout compromis l'apparence d'une insupportable atteinte à sa liberté: elle n'est pas très éloignée de l'autosuffisance. En somme, il

faudrait pouvoir jouir de la même latitude au sein d'un couple qu'en célibataire, sans contrainte, sans comptes à rendre, car il est malvenu d'avouer son besoin de l'autre : seul le plaisir doit être commun. L'amour est donc aussi régi par la quête de l'intensité permanente : l'ennui, dont on s'accommode tant bien que mal dans la solitude, est proscrit de la relation amoureuse.

Le paradoxe est que cette précarité est entretenue au nom de l'idéal d'une rencontre qui permettrait de se réaliser pleinement sur les plans sexuel et affectif, qui serait stimulante intellectuellement, artistiquement, professionnellement, etc. Dans la multitude des relations et des aventures, le rêve demeure de construire sa vie en bonne compagnie. Chacun s'astreint à la plus grande lucidité pour ne pas se tromper dans son choix et rechigne à s'engager de manière à rester disponible pour le partenaire idéal. L'élan spontané se conjugue avec le calcul le plus minutieux.

J'aurais voulu être un artiste

Avec l'amour, l'art et la culture figurent au premier plan des préoccupations sur le Plateau. Tout le monde s'y intéresse, connaît des artistes, assiste à des vernissages, à des concerts, à des pièces de théâtre, à des festivals, va au cinéma, lit des livres. Mais, surtout, chacun a la prétention d'y participer. Qui, en effet, n'a pas d'ambitions artistiques ? Qui n'a pas en tête des romans, des poèmes, des chansons, des tableaux, des films ? Car un artiste sommeille en chacun de nous, qui a le droit (sinon le devoir) de s'exprimer comme bon lui semble ; c'est pratiquement une condition d'appartenance au Plateau. Cette extraordinaire liberté d'expression a pour contrepartie une perte de légitimité du sens critique. On applaudit automatiquement le courage ou l'aplomb de qui mène à son terme n'importe quelle démarche créatrice, sans discuter sa valeur artistique. L'art est

envisagé comme une extériorisation fulgurante et non comme un labeur acharné. Il se caractérise donc lui aussi par la recherche de l'intensité et d'une authenticité convenue.

La surenchère dans l'élaboration de projets grandiloquents, au cours de joutes verbales souvent enfumées, est une sorte de rituel, comparable à une transe (soft), qui offre plusieurs avantages : il exalte l'imagination et entretient l'illusion que tout est possible, en n'engageant cependant à rien de concret. Ces vues de l'esprit, semblables à de petits stades olympiques, permettent de communier dans le rêve durant quelques minutes, quelques jours, voire quelques semaines, avant de se dissiper sous la pression du principe de réalité. Elles jouent donc un rôle de ciment social : elles font éprouver son appartenance à une gang ou à une nébuleuse, voire à un réseau plus prestigieux (il n'est pas rare que des célébrités y soient impliquées à leur insu). Les symptômes d'une légère dépression sont observables en l'absence de ces fantasmagories, d'autant qu'elles sont volontiers exhibées comme justification de son existence : ne regardez pas ce que je suis, mais ce que je vais devenir si ça marche.

Cette question doit également être envisagée sous un autre angle : la croyance en l'accomplissement d'un destin alternatif est souvent ce qui fait supporter la précarité, les bas salaires, etc. Elle amène à considérer ses multiples emplois comme des concessions temporaires (sous la pression de nécessités matérielles) à un système auquel on espère bien se soustraire. Les ambitions artistiques sont donc porteuses d'un espoir démesuré : une forme de salut. Chacun attend une transmutation miraculeuse, un accomplissement individuel propre à transcender une situation insatisfaisante qui ne peut être que provisoire. Au lieu de travailler d'arrache-pied en commençant par le commencement, chacun se croit destiné, par une sorte de grâce, à une plénitude libérée de contraintes. On limite

dès lors toute implication professionnelle pour préserver la possibilité de son propre avènement. Autrement dit, on aspire moins à réformer la société qu'à se tailler une place *de choix* dans sa marge, en feignant d'agir contre elle.

Il est interdit d'interdire

Dans le travail, dans les avatars de la famille, en amour, chacun restreint l'engagement pour ne pas rater sa chance. Une forme de comportement semble ainsi récurrente : *la disponibilité cousue d'idéalisme*. La disponibilité consiste à rester ouvert à toute éventualité, à toute occasion professionnelle, amoureuse ou artistique. Le vécu est en effet une valeur suprême : à titre de compléments des fantasmagories déjà évoquées, les expériences les plus diverses sont *accumulées* dans une agitation frénétique qui vise à combler le vide laissé par l'absence (ou l'impossibilité) de réalisation. Car préserver à tout prix sa liberté revient souvent à ne faire aucun choix, à ne s'engager jusqu'au bout dans aucune relation ni activité. Cette *conscience optionnelle* exige d'avoir à sa disposition un maximum de possibilités, non de les actualiser : on aime avoir le choix de ne pas en faire, avoir le droit de ne pas s'en prévaloir. Le revers de la disponibilité est donc l'irréalisation, l'indétermination, l'instabilité, des propriétés typiques de l'adolescence, période où l'individu est en devenir, où il n'est qu'un terreau fertile de potentialités. La disponibilité est donc aussi faite d'une immaturité propre à la jeunesse qu'on refuse d'abdiquer.

Quant à l'idéal poursuivi, il est tourné vers l'exact opposé : la plénitude, l'accomplissement. Il rappelle la stabilité dont on suppose qu'elle caractérisait le mode de vie des générations antérieures et qui reste le seul modèle : on espère se réaliser dans une activité qui s'imposerait avec la force de l'évidence ; on recherche le partenaire amoureux qui permettra de juguler l'incertitude des

relations d'amants et des amitiés volages. Cette stabilité paraîtrait d'un autre âge si elle n'était en quelque sorte sublimée : il ne s'agit plus en effet de l'intangibilité subie d'une vie rangée et mortifère, mais d'une stabilité librement consentie, épanouissante, personnalisée. L'existence est ainsi tendue vers un idéal de plénitude au nom duquel est entretenue l'indétermination juvénile : suspendue entre Dieu et la jeunesse...

Mais il faut envisager que l'instabilité et la mobilité soient désormais indépassables ; que l'indépendance et la liberté revendiquées haut et fort soient aussi des contraintes ; que l'absence de forme et de modèle soit devenue à son tour une forme ; que la volonté de s'émanciper de toute convention ait donné le jour à un nouveau type de règles, plus insidieuses du fait qu'elles sont informes, et conséquemment informulées : on s'y conforme sans le savoir, ou en croyant agir librement. Car en apparence rien n'est interdit, tout est possible, laissez-vous aller. Mais justement, une pression sociale (et médiatique) exhorte à se comporter selon son bon vouloir, c'est-à-dire, puisque la liberté n'est pas plus une qualité visible qu'une marque de commerce, à afficher sa différence et son originalité dans ses goûts, ses opinions, ses tenues vestimentaires. Socialement, l'existence est conditionnelle à une surenchère d'attitudes décalées : la marginalité est une norme. Ce qui doit alors être affirmé, défendu, justifié, ce n'est plus sa liberté mais au contraire les limites qu'on lui donne : peurs, résistances, pudeurs de toutes sortes, qui circonscrivent une expérience particulière. La liberté se consume dans ses signes extérieurs, trahissant qu'elle est peut-être *imposée* de l'extérieur, vécue dans l'ivresse, mais aussi sur un mode tragique, et avec son aliénation propre. Comment en effet expliquer que chacun espère *échapper* à ce mode de vie pour se réaliser dans une activité intellectuelle ou artistique ? Que chacun appelle de ses vœux l'homme ou la femme de sa vie ?

Caractérisé par sa mobilité, sa *mouvance*, le Plateau est ainsi un formidable espace de liberté (de mouvement) entraînant une déperdition des désirs et des énergies qui, faute d'être canalisés, se dispersent et se consomment avec une intensité maximale. La vie sociale obéit alors à une alternance d'hyperactivité et de saturation, de même que chacun oscille entre la boulimie et la dépression, sous l'influence, notamment, du climat. Avec la conscience optionnelle, ce régime énergétique centrifuge et cyclique participe à la rupture de continuité qui diffère l'accomplissement. À l'image de l'adolescence, la vie sur le Plateau serait alors transitoire, comme une antichambre entre les régions (ou la banlieue) et un ailleurs quelconque de la réalisation. Par ailleurs, il est à craindre que le Plateau sous sa forme actuelle ne soit lui-même éphémère, en raison du déguerpissage en douceur pratiqué main dans la *Main* par les autorités municipales et les promoteurs immobiliers, avec pour conséquences le saccage du patrimoine architectural et la hausse généralisée du coût de la vie.